

Sur la plage du B.Moncef Hôtel, palace sud-méditerranéen renommé pour sa clientèle Jet Set, l'éclat matinal du soleil de juin caresse la peau luisante des touristes allongés sur les transats.

Les pieds dans le sable, assis sous un parasol en feuilles de palmier tressées, un homme parcourt négligemment la presse locale en sirotant un Tequila sunrise. Vedette de la chanson française, riche, séduisant, les charmes de la quarantaine, il a tout pour lui semble-t-il. Et pourtant ! Derrière ses lunettes noires se cache une mine triste et abattue. Son épouse, une star en vogue elle aussi, vient d'écourter ses vacances en rentrant à Paris plus tôt que prévu. « Elle m'a quitté ! Enfin, c'est tout comme. » pense-t-il, car le couple ne va pas très fort depuis quelques mois.

Mais est-ce vraiment le principal objet de ses tourments ? Car une étrange histoire, qu'il croyait définitivement remise au grenier des souvenirs, vient de refaire surface. Comme une lame de fond, elle déferle sur le présent, emportant tout sur son passage. Elle ne cesse de le tarauder et de lui donner des tonnes de regrets parce que cette histoire, s'il l'avait vraiment vécue, aurait peut-être fait de sa vie un conte de fée.

SPAM : « *Sending and Posting Advertising in Mass* »

Le mot Spam désignait à l'origine une sorte de mauvaise charcuterie que personne ne voulait manger en Angleterre mais qui était imposée à tout le monde pendant la guerre.

Le terme fut repris pour qualifier une publicité dont personne ne veut mais qui est imposée à tous à travers des messages massivement diffusés dans les boîtes aux lettres de millions d'utilisateurs d'Internet.

La notion importante dans le SPAM n'est pas celle de publicité mais celle de message non sollicité.

Henri L erisson rentre du travail. Comme chaque jour vers 19h, il s'installe dans la pièce qui lui sert de bureau et allume son ordinateur. D'un clic de souris sur l'icône en forme d'enveloppe, il ouvre sa messagerie Internet et, quelques secondes après, une fenêtre apparaît indiquant : "*Vous avez 1 nouveau message*".

Habituellement, les seuls messages reçus sont des publicités ou des Spam car, en général, il ne reçoit rien de personne, à part de sa s eur Claire ou de Mick, son meilleur ami. Et encore ! Claire habitant à deux pas et Mick travaillant avec lui, ont plus souvent l'occasion de lui parler que de lui écrire.

Alors, Henri s'est fait une raison et, faute de mieux, il essaie de trouver un intérêt à ces e-mails parasites envoyés en masse sur le réseau. Des appels au secours de pseudo personnages richissimes en fuite, victimes de coups d'état africain, il en reçoit par dizaines. Invariablement, une somme d'argent colossale est bloquée sur un compte que seul un internaute compréhensif pourrait débloquer moyennant une commission astronomique, sous réserve de communiquer son identité et son numéro de compte bancaire.

Mais ces e-mails, aux méthodes  cul es pour soustraire des informations à des fins frauduleuses, n'amuse plus Henri depuis longtemps, ni ceux, plus directs, qui proposent Viagra et autres produits magiques sensés transformer n'importe quel homme en étalon.

Et puis, il y a les publicités traditionnelles qui, tantôt vantent les nouveautés d'une grande marque de matériel musical, tantôt font la promotion de disques à prix cassés. Car Henri, passionné de musique et musicien lui-même, ne compte plus sur Internet ses transactions d'achat de CD, d'accessoires musicaux ou d'équipements pour sono et enregistrements. En retour, les établissements

vendeurs se chargent de garnir quotidiennement sa messagerie de pubs diverses.

Aujourd'hui, fait exceptionnel, le courrier du jour se limite à un unique message. Détecté par le filtre de protection de l'ordinateur comme courrier indésirable, la mention "*Spam*" précède son intitulé en guise d'alerte. D'habitude, Henri ne s'embarrasse pas des Spam. Une fois parcourus, il les efface aussitôt. On ne sait jamais, certains pourraient être porteurs de virus informatiques. Mais celui-ci, d'une conception originale, l'attire.

En équilibre sur sa chaise, la main gauche caressant son menton, la main droite posée sur la souris, Henri regarde dubitatif l'écran de son PC. L'e-mail est daté de ce jour à 2h du matin, mais l'envoi de Spam en pleine nuit est pratique courante. L'auteur présumé a ainsi décliné son identité en objet :

« Je m'appelle Évelyne BEY. Vous souvenez-vous ? »

Évidemment le nom ne lui dit rien, mais le titre flatte le célibataire en quête d'âme sœur. Il ouvre le courrier.

Bonjour Henri LERISSON,

Nous n'avions de commun que le souvenir d'un lieu, d'une personne, d'un moment. Quelques mots écrits il y a si longtemps.

Rien de vraiment personnel en somme.

Je dois certainement être très affectée par l'esprit de Noël pour vous écrire ceci ! Donc, autant en profiter pour vous souhaiter de très bonnes fêtes de fin d'année et tous les bonheurs du monde.

Je sais que je vais abuser, mettons ça sur le compte de l'esprit de Noël, mais je crois que j'aimerais vous lire.

Dites-moi si vous avez réussi à retrouver beaucoup de vos anciens camarades. Les miens semblent s'être évaporés. J'en arrive presque à me demander si je ne les ai pas rêvés. Aujourd'hui, je préfère penser que j'ai évité des déceptions.

*Bien à vous,
Évelyne*

Ce n'est pas le fait d'être appelé par son nom qui l'étonne, l'exploitation de cette information tirée des fichiers de clientèle échangés entre établissements commerciaux est pratique courante. Non, c'est le style, unique en son genre, qui l'intrigue, tout comme le contenu : une pointe de nostalgie, un peu de vague à l'âme en cette période de fêtes de fin d'année, l'allusion à un passé commun, le simulacre d'une personne perdue de vue. L'incitation à répondre est manifeste, mais quel peut donc être l'objectif caché de cet envoi ?

À force de se balancer sur sa chaise, Henri perd l'équilibre. D'un réflexe, il s'agrippe au bureau pour éviter de tomber à la renverse, la secousse de son geste faisant tomber par terre une pile de revues.

Il se lève et entreprend de faire un peu de rangement. Ce n'est pas du luxe, les magazines de musique et les partitions posées en vrac encombrant tout le bureau. Il ramasse les revues tombées, les empile sur celles restées en place et pose le tout entre deux rangées de livres sur une étagère fixée au mur. Il les classera plus tard. Quant aux partitions, il les trie soigneusement avant de les glisser dans une chemise cartonnée.

La pièce est sombre et étroite. En fait, il ne s'agit pas réellement d'une pièce mais du palier où débouche l'escalier qui permet d'accéder à l'étage, toutefois assez grand pour avoir pu être aménagé en espace de travail. Ainsi, en montant l'escalier, on tombe directement sur le bureau d'Henri.

À droite, une porte donne sur sa chambre et à gauche, une autre conduit à sa salle de musique. Ces trois pièces mansardées du deuxième et dernier étage sont le domaine d'Henri.

Le premier étage est plutôt celui de Marie-Rose, sa mère chez qui il vit encore et qui passe la plupart de son temps entre le salon-salle à manger, la cuisine et sa chambre.

Au fond du couloir, après la salle de bain, deux petites chambres qui furent naguère celles de Jean et sa sœur, servent désormais de chambres d'ami.

Et en bas, c'est le rez-de-chaussée avec le garage, la cave et le débarras.

À trente deux ans, Henri n'a toujours pas trouvé chaussure à son pied. Pourtant, il n'est pas vilain avec ses yeux bleu glacier et son éternelle mine de clown triste qui lui donne beaucoup de charme. Seulement voilà, sa timidité malade avec les filles et la présence de sa mère sous son toit ne sont pas pour favoriser les rencontres. Et lorsqu'il parle de déménager, sa mère se dépêche de le décourager à coup de : « Que deviendrais-tu sans moi ? », « Heureusement que je suis là pour m'occuper de toi ! ». Car, tout compte fait, cette situation l'arrange bien. À cinquante cinq ans, la présence de son fils lui permet de ne pas vivre seule et de trouver quelqu'un à la maison en rentrant du travail.

Marie-Rose est agent de guichet à la poste du quartier. André, son mari, l'a quittée il y a quinze ans pour une Brésilienne de dix ans sa cadette. Il l'a suivie au Brésil juste après leur rencontre et depuis, il n'a plus donné signe de vie. Marie-Rose a tout tenté pour le récupérer mais en vain. Seule pour élever Henri et sa petite sœur Claire, elle a dû chercher du travail et a trouvé cet emploi à la poste, à deux pas de chez elle. N'ayant jamais divorcé, elle s'appelle toujours Madame Lérison, comme son mari, et n'a jamais cherché à refaire sa vie depuis.

Henri achève de classer par ordre de parution ses magazines de musique lorsqu'une voix sèche et cassante venant d'en bas le fait légèrement sursauter :

– Tu ne descends pas manger ?

– J'arrive tout de suite maman, répond-il dans la foulée, le nez toujours plongé dans ses revues.

« Mais où est donc passé le "*Guitare magazine*" de février 2002 ? »

Cinq minutes plus tard, il retrouve enfin le fameux numéro qui dormait au fond d'un vieux cartable, puis il dévale l'escalier et rejoint sa mère à la cuisine.

Un néon arrose la pièce d'une lumière froide. Assise sur une chaise en formica bleue, une femme aux cheveux grisonnants, petite et menue dans des habits gris foncé, regarde une télévision

insérée dans un buffet, en formica bleu lui aussi. Sans quitter l'œil du JT, elle lâche d'une voix monocorde sur un ton à peine perceptible :

– C'est dommage, j'aurais aimé manger la soupe chaude, c'est meilleur.

– Excuse-moi maman, il ne fallait pas m'attendre, culpabilise Henri.

Et puis, plus un mot. Du buffet, PPDA déverse un flot continu de paroles, au rythme régulier du tintement des cuillères dans les assiettes à soupe...

« Étranger ! L'enquête sur le terrible attentat qui vient de frapper les États-Unis se poursuit. Les services de renseignements américains ont été pris de court. À priori, le Pentagone, qui passe au crible les communications téléphoniques et les échanges sur Internet du monde entier, n'aurait détecté aucune information émanant des groupes terroristes qu'il a placés sous haute surveillance. Sa capacité supposée d'analyser tous les courriels de la planète connaîtrait-elle une défaillance ? »

PPDA disparaît pour laisser la place à un reportage sur les techniques américaines d'espionnage sur Internet. La cible ? Les pays susceptibles d'accueillir et de favoriser les organisations terroristes. Le reportage ne dit pas comment, mais tous les échanges en provenance ou à destination de ces pays sont analysés. Au moindre mot suspect détecté, le message est enregistré dans sa totalité pour y subir un examen minutieux. Ce rapport d'autopsie, comprenant entre autres les adresses Internet de l'émetteur et du destinataire, est ensuite transmis vers d'autres services spécialisés. Mais malgré ces moyens démesurés, aucun indice n'a laissé supposer la préparation des attentats désastreux qui ont frappé l'Amérique la semaine dernière. Selon l'auteur du reportage, Al-Qaïda, qui devait manifestement se savoir surveillée, avait compris que les moyens d'échanges d'information les plus sûrs étaient encore les plus traditionnels. Rien de tel que d'anodines réunions à la maison ou de s'envoyer du courrier par la poste pour limiter les

risques. « *Comme quoi, les services postaux ont encore de beaux jours* » conclut la voix off.

Une fois le repas achevé, Marie-Rose se lève et dépose la soupière dans l'évier.

– Si tu as du linge sale donne-le-moi, je vais faire une machine, dit-elle d'un ton toujours aussi bref, sans même jeter un regard sur son fils.

Henri, qui ne supporte pas de sentir sa mère bouder, essaye de se faire pardonner.

– Un jour, il faudra que tu m'expliques comment on fait une machine.

– Mon pauvre petit ! répond-elle dans un rire sarcastique et compatissant. Tu aurais vite fait de déteindre ou de rétrécir tout le linge.

Henri préfère ne pas répondre et serre les dents, les yeux rivés sur le poste de télévision. Il ne s'habituerait jamais aux remarques désobligeantes de sa mère qui le sous-estime systématiquement.

– Au fait, n'oublie pas qu'à Noël nous allons réveillonner chez ta sœur, reprend-elle.

– Non je n'ai pas oublié. Penses-tu qu'une guitare ferait plaisir à Doud ?

– Tu plaisantes ou quoi ? Tu sais bien que ton neveu déteste la musique. Et puis, il est trop petit. Tu as vraiment de drôles d'idées !

« Justement, n'ose-t-il pas dire, ce serait l'occasion pour qu'il découvre la musique. Une guitare, c'est toujours plus éducatif que les robots guerriers du Père Noël de l'an dernier. »

Le dîner achevé, le bac à linge sale sous le bras, Marie-Rose descend remplir la machine à laver au garage pendant qu'Henri, une fois la vaisselle faite, passe au salon et s'enfonce dans un vieux canapé de velours beige.

La télécommande à la main, le bras tendu vers la télé grand écran, il passe en revue les principales chaînes qu'offre l'abonnement satellite mais ne trouve aucun programme à son goût.

– Qu’y a-t-il ce soir à la télé ? demande Marie-Rose, revenue du garage.

– Rien de terrible, répond Henri.

Elle s’assoit dans son fauteuil, déplie ses lunettes et feuillette un magazine de santé. Henri, faute d’émission à son goût, se lève et se dirige vers la porte.

– Où vas-tu mon grand ?

– Je monte maman, je vais lire un peu avant de dormir.

– Tu ne restes pas avec moi ? Dire qu’on ne se voit pas de la journée !

Le "grand" hésite un instant, fait mine de réfléchir et rebrousse chemin. Il saisit la télécommande et zappe jusqu’à tomber sur le générique de début d’un film.

– Tiens, c’est aujourd’hui que passe "*Clair de lune à Tunis*". J’avais complètement oublié.

– Tu sais, tu peux monter dans ta chambre si tu veux, ajoute sa mère, pas dupe.

– Mais non maman. Je te promets, c’est un film excellent, on m’en a dit beaucoup de bien.

Pendant qu’Henri fait semblant de se passionner pour l’histoire qui est très fleur bleue, Marie-Rose continue sa lecture, tournant les pages régulièrement l’une après l’autre, avant de s’arrêter sur un article de santé "*Comment équilibrer ses repas après 55 ans*"...

Elle étouffe un premier bâillement, puis un second. Les minutes passent. Elle se lève.

« Je vais me coucher mon grand. Tu devrais en faire autant si tu ne veux pas oublier de te réveiller demain matin. » Henri s’étire, grimace et se lève à son tour, feignant d’écouter à contre cœur les conseils de sa mère. Mais au fond, il est ravi d’écourter son supplice.

Tout compte fait, il n’est pas si tard et, au lieu de regagner sa chambre, il préfère s’enfermer dans sa salle de musique. La pièce, capitonnée pour une qualité acoustique optimale, est truffée d’instruments à cordes, de claviers, de micros, d’une sono sophistiquée

et d'une table de mixage. Bref, c'est un véritable studio d'enregistrement.

Il saisit une guitare Gibson semi-acoustique et s'assoit sur un tabouret, du style tabouret de bistrot. Il la branche à l'ampli situé à portée de main et met un casque aux oreilles afin de s'entendre jouer sans faire de bruit.

La guitare calée sur les genoux, une fois l'instrument accordé, Henri délie ses doigts sur une version jazzy des feuilles mortes, puis enchaîne négligemment sur quelques standards de jazz. C'est sa façon à lui de s'évader d'une réalité grise et sans saveur.

Pendant que ses doigts dansent sur le manche, son esprit vagabond erre dans le passé. Il revoit les innombrables après-midis d'été avec ses copains, musiciens ou simple public, en train d'égrener le répertoire de Brassens. Toutes les personnes qui l'entendaient jouer à l'époque étaient unanimes. « Ce garçon a du talent. » disaient-elles. Seule, sa mère voyait sa passion d'un mauvais œil. Pour elle, faire de la musique était du temps perdu, c'était une activité inutile.

Et puis, il y eut cette fête donnée pour l'anniversaire de ses dix-sept ans. Avec d'autres camarades, il avait invité Marie Jo, une mignonne blondinette aux yeux verts dont il était amoureux depuis un mois. Il avait attendu cette occasion pour lui faire une déclaration originale, en chantant devant tous ses amis une chanson d'amour qu'il avait composée pour elle. À la fin du repas, il avait pris sa guitare et s'était installé face à ses invités sur le même tabouret qu'il occupe en ce moment. Il n'y eut pas besoin de réclamer le silence, le simple fait de voir Henri avec une guitare suffisait pour retenir l'attention de l'auditoire. Il s'était mis à chanter, des paroles un peu midinette certes, mais qui s'accordaient parfaitement avec une mélodie douce et raffinée. À la fin, tout le monde avait tourné les yeux vers Marie Jo. Ne s'étant rendu compte de rien sur la nature des sentiments d'Henri à son égard, elle ne s'attendait pas à une telle aubade et sa gêne s'était exprimée par un fou rire nerveux incontrôlable. Marie-Rose, assise à ses côtés, n'avait pas manqué de se joindre à elle pour rire aux éclats. Enfin, pour parachever la tragédie, le public, devant sa

mère et l'élue de son cœur hilares, fut à son tour gagné par la contagion.

Personne n'avait remarqué qu'Henri, rouge de honte, avait pris la réaction de ses amis pour une cruelle moquerie. Et quand ils s'aperçurent de leur maladresse, le mal était fait. Il avait disparu. Après des recherches vaines, il ne réapparut que dans la soirée, lorsque tout le monde fut parti, les yeux rouges.

Depuis ce jour, traumatisé, Henri fait un blocage. Aujourd'hui encore, il lui est impossible de jouer devant un public, si modeste soit-il, sans perdre complètement ses moyens. C'est pourquoi il se contente de jouer pour lui et, même s'il continue à écrire des chansons, il en reste l'unique public.

Tandis qu'il ajuste son casque sur les oreilles, le fil à ressort un peu court qui le relie à l'ampli s'étire et la tension exercée sur la prise jack crée un faux contact, créant un craquement désagréable et assourdissant dans les baffles de la sono. Bien que le bruit fût très fugitif, la réaction ne se fait pas attendre. Une voix lointaine, étouffée par l'insonorisation de la pièce, émerge.

« Mon grand, tu ne dors pas ? Il est tard maintenant, tu ne seras pas en forme pour aller travailler demain. » Henri soupire en levant les yeux au ciel, avant d'obtempérer. Après tout elle a raison, à quoi bon s'entraîner puisque personne ne l'entendra jamais jouer.

Il quitte son studio, traverse le bureau et pénètre dans sa chambre. L'obscurité laisse entrevoir un morceau de ciel étoilé à travers le Velux. Il allume, puis masque le ciel en tirant sur le rideau roulant. Sous ses pieds nus, un épais tapis de laine bleue cache un plancher fatigué. Aux murs, deux grandes affiches à l'effigie de ses idoles, les guitaristes Marcel Dadi et Django Reinhardt, scotchées sur une tapisserie aux tons gris bleus, dominant son lit et son couvre lit à rayures, poussé dans un coin de la chambre.

Henri se déshabille et enfle son pyjama. Il s'appête à se coucher quand un bourdonnement l'avertit que l'ordinateur est toujours allumé. Il retourne à son bureau et, avant d'éteindre,

consulte une dernière fois sa messagerie. D'autres messages sont arrivés entre temps, tous aussi inutiles les uns que les autres. Il les efface un par un avant de revenir sur le Spam d'Évelyne Bey. Il se demande toujours quel but lucratif se cache derrière cet envoi.

Il échafaude une stratégie en deux temps. Un : ce premier e-mail est destiné à inciter les internautes à envoyer une réponse. Deux : c'est dans un e-mail ultérieur que sera proposée à ces mêmes internautes, la vente de tel produit ou la quête de telle information. Conclusion, mieux vaut ne pas répondre pour éviter la prolifération d'e-mails pollueurs.

Henri hésite quand même un peu, puis résiste finalement à l'impulsion de répondre. D'un clic de souris, il envoie le courrier à la corbeille, éteint l'ordinateur et va se coucher.